

4<sup>e</sup> ANNEE

N<sup>o</sup> 10.

# PASSIFLORA

HISTOIRE DE LA MÉDECINE  
LITTÉRATURE, ARTS, ANECDOTES  
VARIÉTÉS



*Édité par*  
LES LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE  
**G. REAUBOURG**

*D<sup>r</sup> en Pharmacie*  
2, Rue Boucicaut.  
Paris

# PASSIFLORA

HISTOIRE DE LA MÉDECINE  
LITTÉRATURE, ARTS, ANECDOTES  
VARIÉTÉS

## LES AGES DE LA VIE DANS L'IMAGERIE POPULAIRE

---

Nos ancêtres se plaisaient autrefois à des divisions artificielles et à des classifications chimériques. Ils voulaient que le cours de l'existence humaine fût réellement partagé en périodes plus ou moins égales, chacune ayant son caractère physique et mental particulier, sa physiologie distincte. Sans doute avaient-ils raison de donner à l'enfance et à la vieillesse des cadres anatomiques, physiologiques et psychologiques différents du cadre de l'adulte. Mais ils exagérèrent sûrement en fractionnant le périple de la vie humaine en lustres et en décades.

La division la plus connue, la plus générale, celle qui a régné le plus longtemps et qui est, dans l'ensemble, la plus rationnelle, est celle qui consiste à partager la vie en quatre époques : l'*enfance*, la *jeunesse* ou *adolescence*, la *virilité* ou

*âge adulte* et la *vieillesse*. Ce classement s'accordait à merveille avec les idées des dogmatistes successeurs d'Hippocrate, et figurait très bien à côté des quatre éléments, des quatre qualités, des quatre humeurs.

A l'*enfance*, correspondait : l'air ; l'humide et le chaud ; le printemps ; le sang ; les maladies sanguines.

A la *jeunesse* : le feu ; le chaud et le sec ; l'été ; la bile ; les maladies bilieuses.

A l'*âge viril* : la terre ; le sec et le froid, l'automne ; l'atrabile ; les maladies diathésales et cachectiques.

A la *vieillesse* : l'eau ; le froid et l'humide ; l'hiver ; la pituite ; les maladies catarrhales.

Un autre système, non moins ancien, est basé sur les propriétés mystérieuses du nombre sept. On le trouve formulé dans l'écrit hippocratique *Sur les Chairs* et développé de la façon suivante dans le *Traité des Semaines* :

« Dans la nature humaine il y a sept saisons, qu'on appelle âges : le petit enfant, l'enfant, l'adolescent, le jeune homme, l'homme fait, l'homme âgé, le vieillard. L'âge du petit enfant jusqu'à sept ans, époque de la dentition ; de l'enfant, jusqu'à la production de la liqueur spermatique, deux fois sept ans ; de l'adolescent, jusqu'à la naissance de la barbe, trois fois sept ; du jeune homme, jusqu'à l'accroissement de tout le corps, quatre fois sept ; de l'homme fait jusqu'à quarante-neuf ans, sept fois sept ; de l'homme âgé jusqu'à cinquante-six ans, huit fois sept ; à partir de là commence la vieillesse. »

On reconnaît en cette division « mystique » l'influence des idées pythagoriciennes relatives à la puissance des nombres et surtout des nombres impairs, en particulier du nombre sept. Les anciens admettaient certaines années comme exerçant une grande influence sur la vie de l'homme. Persuadés que le renouvellement intégral de la substance du corps avait lieu dans l'espace de *trois, sept* ou *neuf* ans, ils avaient donné à ces nombres, et surtout à leurs multiples, le nom d'années *climatériques, scalaires, hebdomadaires, critiques* : c'est dans ces années que devaient survenir de graves modifications et souvent la mort. Telle était par exemple la quarante-neuvième année, formée de  $7 \times 7$  ; mais l'année climatérique par excellence, la *grande climatérique* comme on l'appelait, c'était la soixante-troisième année, produit de  $7 \times 9$ .

La division de la vie humaine en sept âges avait en outre l'avantage de mettre chacun d'entre eux sous l'influence d'une des sept planètes. Aussi ce système jouissait-il d'une grande faveur auprès des médecins du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècles, férus d'astrologie. A l'*enfance* correspondait la Lune; à la *puberté*, Mercure; Vénus régnait sur l'*adolescence*, le Soleil sur la *jeunesse*, Mars sur l'*âge viril*, Jupiter influençait la *vieillesse* et Saturne la *décrépitude*.

Shakespeare connaissait cette division de la vie en sept périodes. Dans sa charmante comédie *Comme il vous plaira* (acte II, sc. VII), il fait dire à un de ses personnages :

« L'univers est un théâtre, les hommes et les femmes en sont les comédiens. Ils sortent et entrent. Un homme pendant sa vie joue plusieurs rôles et la pièce est en sept actes. Au premier acte, l'enfant vagissant et bavant dans les bras de sa nourrice. Puis l'écolier pleurnicheur, avec son sac et son visage frais comme le matin, rampant, ainsi qu'un colimaçon, pour se rendre à contre-cœur à l'école. Puis l'amoureux soupirant comme une fournaise, et murmurant une ballade amoureuse faite pour célébrer les sourcils de sa maîtresse. Ensuite le soldat, risquant de curieux jurons, barbu comme un léopard, pointilleux sur les questions d'honneur, prompt à la querelle, en quête d'une vaine renommée, même sous la gueule du canon. Ensuite le juge, le ventre plein d'un chapon farci, le regard sévère, la barbe soigneusement taillée, abondant en sages sentences et en maximes vulgaires. C'est ainsi qu'il joue son rôle. Le sixième âge a des lunettes sur le nez et un bissac au côté; le haut-de-chausses qu'il portait dans sa jeunesse et qu'il a conservé avec soin est trop large pour ses jambes maigres, et sa grosse voix d'homme, redevenue un fausset d'enfant, tremblote et siffle. A la dernière scène, qui termine l'action étrange et pleine de péripéties, il est redevenu enfant, sans mémoire, sans yeux, sans goût, sans rien. »

Aux xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles, de nombreux auteurs ont apporté quelques modifications à ce système. Après Daubenton, Hallé a proposé six âges : la première enfance (*infantia*) ; la seconde enfance (*pueritia*) ; l'adolescence (*adolescencia*) ; l'âge adulte (*virilitas*) ; la première vieillesse (*senectus*) et la deuxième vieillesse (*décrépitude*).

Linné, dans une thèse qu'il fit soutenir par un de ses élèves



en 1767, partage la vie de l'homme en douze sections à l'exemple des douze mois de l'année et des douze heures du jour.

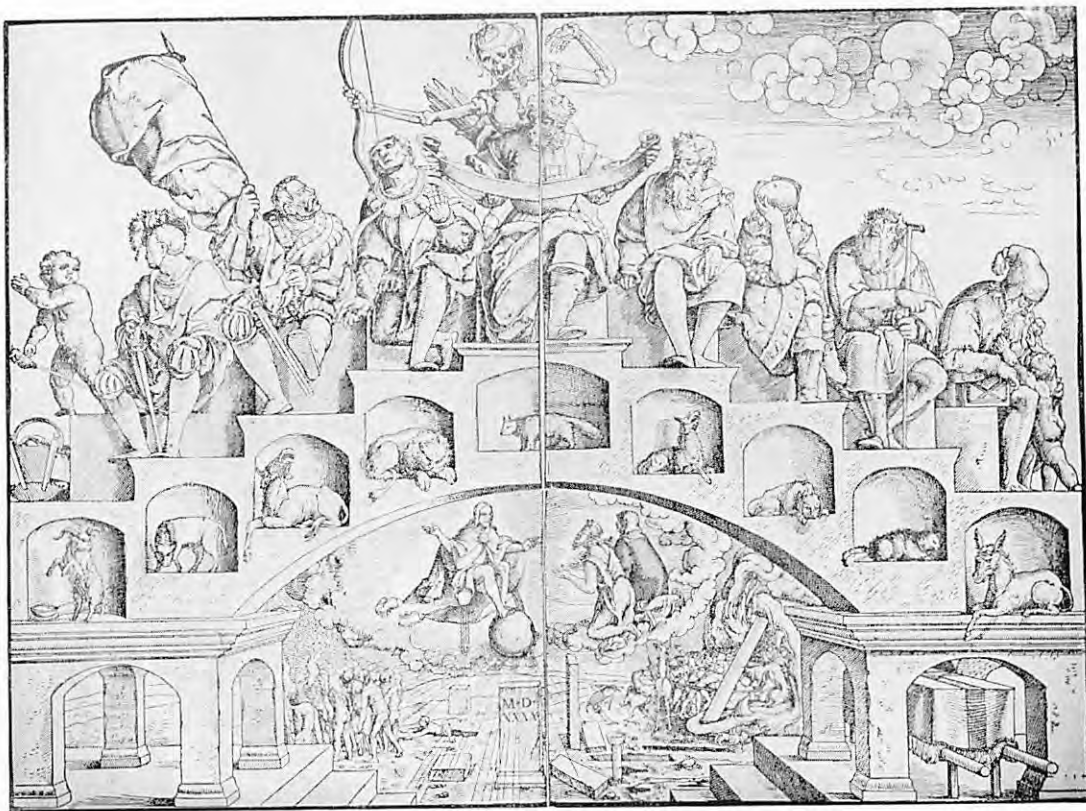


De nombreux artistes se sont inspirés de ces différents systèmes pour symboliser dans leurs œuvres le cours de la vie humaine. La moisson pourrait être abondante, mais je me bornerai à examiner la façon dont l'imagerie populaire a traité ce sujet.

Le spécimen le plus ancien d'une gravure illustrant ce thème paraît être l'estampe ra-

#### LES TROIS ÂGES DE LA FEMME

*Peinture anonyme attribuée parfois à Hans Baldung Grien (Madrid, Musée du Prado).*



LES AGES DE LA VIE

*Gravure sur bois d'un Maître allemand anonyme, datée de 1540.*

rissime du Maître aux Banderolles, dit aussi Maître de 1464, qui est au Cabinet de Munich. Dix personnages, âgés de 10 ans, 20 ans, 30 ans, et ainsi de suite, sont accompagnés chacun d'un animal; des inscriptions indiquent leurs divers âges et leurs caractéristiques. De ce prototype sont dérivées toutes les estampes que l'imagerie populaire a disséminées en Europe jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

En voici une des plus anciennes et des plus belles. Elle est datée de 1540; Passavant l'attribue à Hans Holbein le Jeune. Le cours de la vie humaine est divisé ici en neuf âges, et les neuf personnages qui les représentent sont assis, rangés en une suite continue, sur des gradins qui, en allant de gauche à droite, s'élèvent puis s'abaissent. Au-dessous de chacun d'eux se voit, dans une petite niche, l'animal qui est considéré comme le symbole de chaque âge. Pour l'enfant c'est un bouc qui gambade, puis viennent successivement: le veau, le faureau, le lion, le renard, le loup, le chien, le chat et enfin l'âne, emblème du centenaire tombé en enfance. Au centre de la composition, derrière le personnage assis sur le gradin le plus élevé, le Temps, personnifié par un squelette, décoche des flèches. Le milieu de la partie inférieure est occupé par une représentation du Jugement dernier.

Christophano Bertelli, graveur et éditeur d'estampes à Modène dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, a imité cette composition en deux grandes gravures au burin consacrées l'une aux âges de l'homme, l'autre aux âges de la femme. Ces deux estampes, destinées de toute évidence à se faire pendant, présentent la même disposition en gradins, avec neuf personnages et neuf animaux inclus chacun dans une petite niche. En bas, au centre de la composition, le Temps, sous l'aspect d'un squelette, fauche les humains qu'un ange et un diable se disputent pour les emporter dans le ciel ou dans l'enfer, représentés dans les angles supérieurs droit et gauche.

Deux vers inscrits au-dessous de chacun des personnages nous expliquent le choix de l'animal symbolique qui les accompagne. Les voici librement traduits:

I. — Le petit enfant, avec ses façons de *porcelet*, est fruste par nature.

X. — L'enfant de dix ans est semblable à un *agneau* qui n'a pas encore été frappé par le malheur.

XX. — Agile comme un *chevreuil* est le jeune homme que le dieu d'Amour a piqué de sa flèche.

XXX. — L'homme de trente ans est par sa force l'égal du *taureau*.

XL. — L'homme de quarante ans est roi parmi les mortels comme le *lion* parmi les animaux.



#### LES AGES DE L'HOMME

Gravure de Christophano Bertelli. — Milieu du XVI<sup>e</sup> siècle.

L. — Rusé comme le *renard* est l'homme qui connaît le tracas des affaires.

LX. — Tel le *loup*, qui n'a d'autre souci que de commettre des ravages, cet homme ne pense qu'à amasser.

LXX. — Le *chien de chasse* s'élance à la poursuite du lièvre comme cet avare qui a plein son sac de péchés.

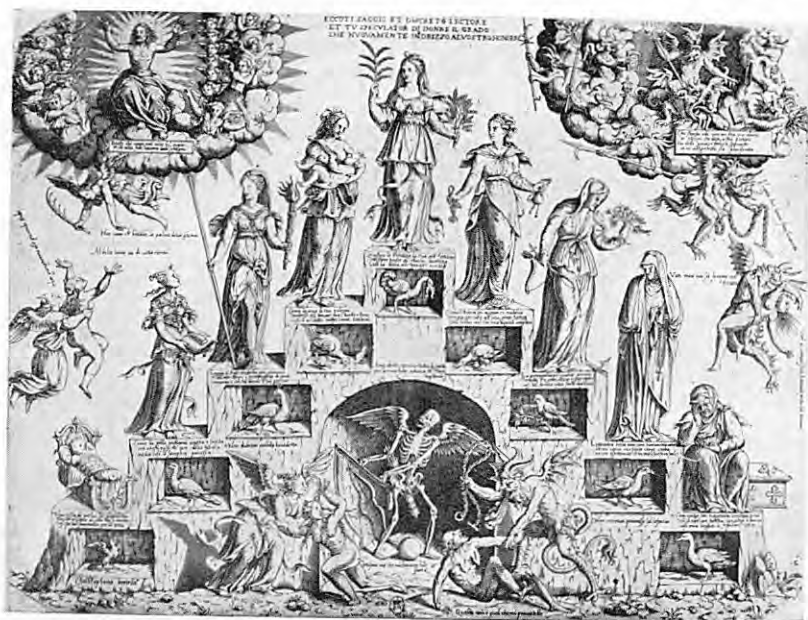
LXXX. — Comme un *vieil âne* qui se couche et renâcle, le vieillard s'assied et mange en marmottant.

Alors que ce sont des quadrupèdes qui symbolisent les différents âges de l'homme, ce sont des oiseaux qui symbolisent ceux de la femme dans la seconde estampe de Christophano



Bertelli. Est-ce par galanterie? les âges ne sont pas indiqués, comme dans la première, en chiffres romains. Mais le nombre des gradins est le même et, comme je l'ai dit, la disposition parfaitement superposable. Les inscriptions sont de trois vers au lieu de deux. Les voici :

— Ainsi que le *jeune oiseau* ne cesse de pialler jusqu'à ce



#### LES AGES DE LA FEMME

Gravure de Christophano Bertelli. — Milieu du XVI<sup>e</sup> siècle.

qu'on lui ait donné la becquée, ainsi fait le petit enfant pour la tétée.

— Ainsi que le *dindon* galant et alerte marche à pas pressés, ainsi va l'innocente jeune fille.

— A l'oiseau d'Argus (le *paon*) consacré à Junon, qui fait la roue, ressemble cette femme.

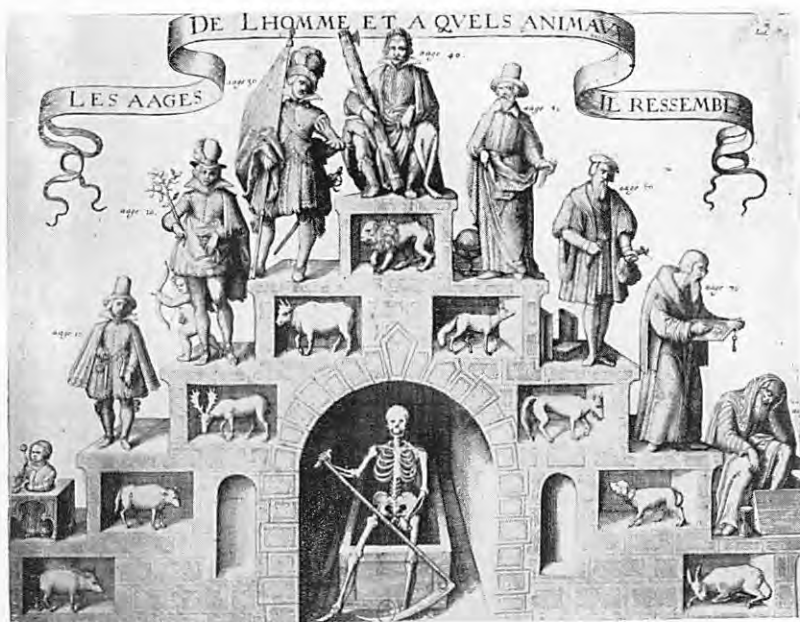
— Comme la *poule* élève ses poussins en becquetant à travers l'herbe et les ronces, moi aussi j'élève mes enfants avec mon lait.

— Ainsi que l'*autruche* fait étalage de sa force en avalant du fer, ainsi fait la femme qui a l'habitude du travail.

— Comme la *cane* qui se nourrit dans l'eau et se fatigue à chercher une maigre nourriture, celle-ci refoule ses désirs dans son cœur.

— De même qu'on met à l'écart le *perroquet* au parler joyeux, ainsi fait-on de cette femme qui se lamente.

— Élégante et belle quand je n'avais pas ces yeux caves de



LES AAGES DE L'HOMME ET A QUELS ANIMAUX IL RESEMBLE  
Gravure de Mathieu Mérian. — Première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

vieille, maintenant avec ma figure de *corbeau*, j'attends la mort.

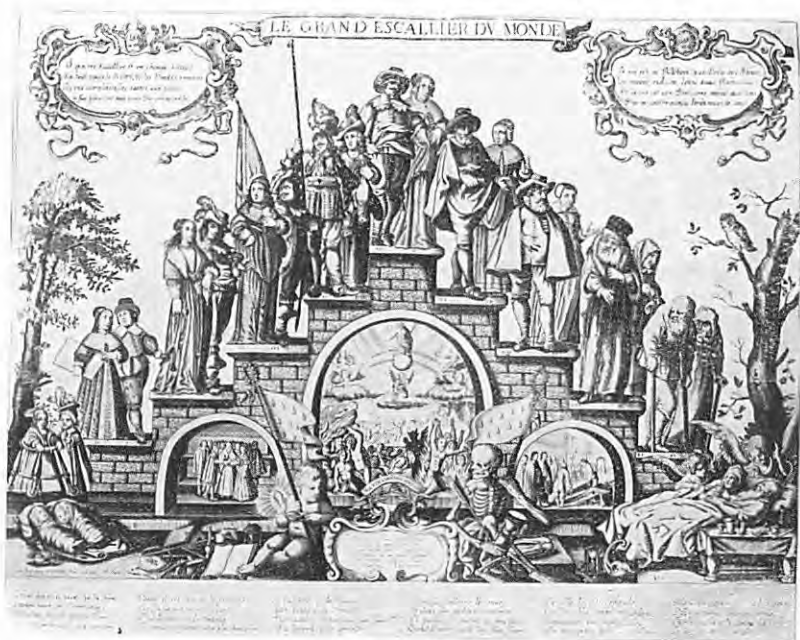
— Comme l'*oie* vieille et décharnée cherche sa nourriture avec peine, ainsi ma langue lèche le tombeau.



L'estampe des Ages de l'homme, de Bertelli, a inspiré évidemment la gravure intitulée « Les Aages de l'homme et à quels animaux il ressemble » et qui porte, à peine lisible, l'ex-

culdit du graveur suisse Mathieu Mérian (1595-1657). Les personnages ont la même attitude, mais, au lieu d'être vêtus à l'antique, ils portent des costumes à la mode du temps de Louis XIII. Les animaux sont les mêmes, si ce n'est que le chevreuil a été remplacé par un élan.

Il existe de cette estampe une contrefaçon audacieuse qui



LE GRAND ESCALLIER DU MONDE

Gravure de Gaspard Isaac. — Première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

n'en diffère que par ce seul détail : le squelette à la faux assis sur un tombeau de la gravure de Mérian a été remplacé par un sablier (1).

De la même époque date « Le Grand Escalier du Monde », de Gaspard Isaac, graveur hollandais qui vint s'installer à Paris marchand d'estampes. Ici les personnages sont présentés deux par deux, un homme et une femme sur chaque degré. Les

(1) Je ne connais cette estampe que par une reproduction publiée par le *Magasin Pittoresque* de 1845. La légende la date du XVI<sup>e</sup> siècle : c'est une erreur, elle est manifestement du second quart du XVII<sup>e</sup>.

animaux symboliques ont disparu : on ne les retrouve plus d'ailleurs sur les gravures postérieures à 1650. Au bas de l'estampe, on lit six strophes de quatre vers. Dans les angles supérieurs, deux cartouches renferment ces quatrains :

*O que cet Escallier est un chemin battu !  
 En tout temps le DESTIN les Mortels y promène ;  
 Les uns avec plaisir, les autres avec peine,  
 Y font paroistre aux yeux leur vice ou leur vertu.*



LE COURS DE LA VIE DE L'HOMME,  
 OU L'HOMME DANS SES DIFFÉRENTS AGES  
 Gravure en taille douce publiée chez Bouchet, à Paris.  
 Début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

*La Vie est au Méchant une Pante aux Abîmes,  
 Où seront engloutis leurs soins Ambitieux ;  
 Et la Vie est aux Bons une montée aux Cieux  
 Pour ne s'estre noircis d'ordures ni de crimes.*

Ce sont des couples que l'on voit encore dans la gravure en taille douce publiée chez Bouchet, à Paris, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et intitulée : « Le Cours de la Vie de l'Homme ou l'Homme dans ses différents âges ». La vie y est divisée en douze périodes représentées par autant de couples ainsi

dénommés : l'Enfance, — la *Seconde Enfance*, — l'Adolescence, — la Jeunesse, — l'Age Viril, — l'Age de Discretion, — l'Age de Maturité, — l'Age Déclinant, — l'Age de Décadence, — l'Age Caduc, — l'Age Décrépite, — l'Age d'Imbécillité ou d'Enfance.

Ce genre d'images commençait de toute évidence à jouir de la faveur du public, car à partir des premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, presque tous les graveurs en taille douce installés



TABLEAU DE LA VIE HUMAINE

Gravure d'Alexandre Jan. — XVIII<sup>e</sup> siècle.

rue Saint-Jacques en offrent à leur clientèle. Bien peu se mettent en frais : la plupart se copient, quelquefois même effrontément. A l'époque où Bouchet mettait en vente la gravure que je viens de décrire, Crépy, installé rue Saint-Jacques, « A l'Ange Gardien » en offrait une portant le même titre, les mêmes dénominations pour les âges, et présentant la même ordonnance (1). Il n'est pas possible de les reproduire ni même de les citer toutes, aussi ne m'en tiendrais-je qu'à celles qui sont sorties des ateliers français. Tout choix, même, serait arbitraire, car chacune vaut par sa naïveté, par son élégance, par

(1) Reproduite par L. DUCHARTRE et R. SAULNIER, in : *L'Imagerie populaire*, Paris 1925, p. 103.

le pittoresque de sa composition, par quelque détail des accessoires ou des costumes. Tel le « Tableau de la Vie Humaine » d'Alexandre Jan. Entre l'enfant au maillot et l'enfant qui fait ses premiers pas dans un « chariot », on voit un enfant emmailloté, maintenu debout dans une sorte de cadre. Cet ingénieux appareil paraît avoir été spécialement utilisé en



DEGRÉ DES AGES

*Image sur bois coloriée publiée par la fabrique Brépols, à Turnhout.  
Premières années du XIX<sup>e</sup> siècle.*

Aunis et en Saintonge: il y était encore employé il y a quelques années et les gens de mon âge se rappellent avoir vu en Charente de jeunes enfants de huit à dix mois ainsi placés dans des « baillottes ».



Quand la gravure sur bois coloriée succéda à la gravure en

taille douce, le thème du « Degré des Âges » ne perdit rien de son succès. L'imagerie populaire le traita avec abondance, continuant toujours à imiter, sinon à copier les modèles anciens : mais le coloris en teintes vives les rajeunit et leur donna un attrait nouveau. Quelques-unes de ces images sont charmantes, mais il en est peu d'aussi gracieuses que celle publiée au début du XIX<sup>e</sup> siècle par la fabrique Brepols, à Turnhout, et par laquelle je terminerai cette brève énumération.

JEAN AVALON.



## CHARCUTIER !

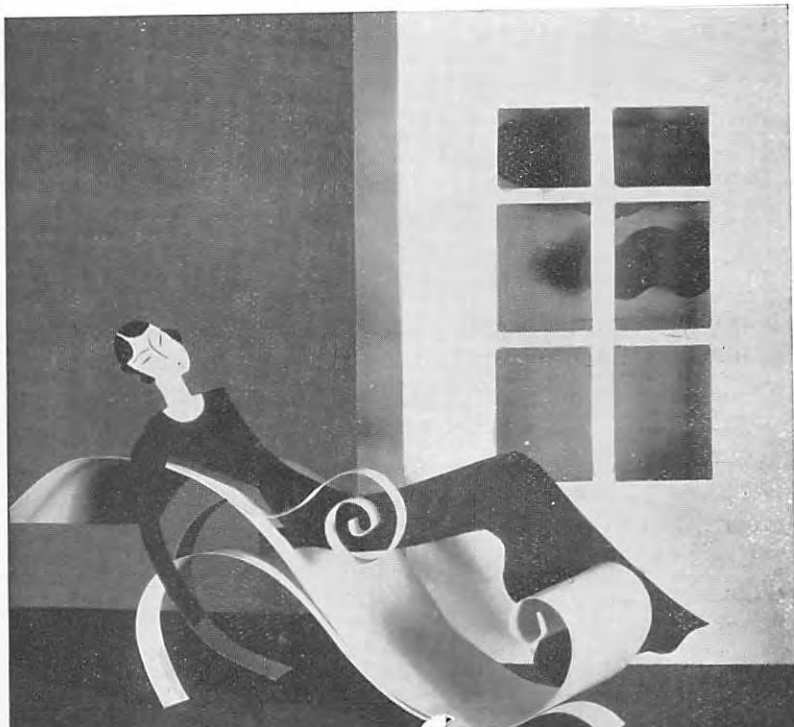
Une dame vint en consultation chez le docteur Broca ; après avoir montré un furoncle qu'elle portait à une jambe, notre célèbre chirurgien prit son bistouri et se préparait à se servir de son baume d'acier, lorsque la dame effrayée se récria en disant qu'elle venait demander une pommade fondante, mais qu'elle ne voulait pas être charcutée...

— Si vous me prenez pour un charcutier, madame, répliqua Broca, comment appelez-vous la viande que l'on charcute ?

## AMÉNITÉS CONFRATERNELLES

Lisfranc, chirurgien de la Charité, appelait Dupuytren, son collègue à l'Hôtel-Dieu, le grand boucher du bord de l'eau, et celui-ci qualifiait son confrère d'assassin de la Charité.

Lors de son concours d'agrégation, Malgaigne commença son argumentation sur la thèse de son collègue R..., par cette phrase : « Monsieur, j'ai lu attentivement votre thèse, et je suis bien aise de vous dire que j'y ai trouvé beaucoup de bon et de nouveau... mais je regrette d'avoir à ajouter, que le bon n'est pas nouveau et que le nouveau n'est pas bon. »



# la passiflorine

*est le médicament de  
la Femme*

TRAITEMENT PHYTOTERAPIQUE  
DES TROUBLES SYMPATHIQUES  
ET PARASYMPATHIQUES  
*à la puberté  
aux périodes cataméniales  
à la grossesse  
à la ménopause  
chez les fausses utérines*

DOSES MOYENNES : UNE A DEUX CUILLERÉES A CAFÉ PAR JOUR  
AVANT CHAQUE REPAS

LABORATOIRE DE LA PASSIFLORINE  
G. REAUBOURG  
DOCTEUR EN PHARMACIE

2, RUE BOUCICAUT, 2 — PARIS



## LES FEMMES SANS OVAIRES

---

La ménopause détermine une castration physiologique ou, plus exactement, la sénescence vient qui ralentit, puis annihile le fonctionnement des ovaires et cette « castration » s'établissant, tout le cortège des troubles de la ménopause l'accompagne. Mais il s'agit ici d'un changement relativement lent, auquel l'organisme, après quelques soubresauts, s'habitue. Dans les castrations que nous, chirurgiens ou radiologues, créons, le passage est plus brutal et les troubles plus graves.

Ces troubles sont plus graves à deux points de vue : c'est d'abord parce qu'ils s'établissent très rapidement comme nous venons de le dire, et puis, parce qu'ils surviennent généralement à un âge où les femmes sont peu disposées à s'y résoudre : ce qui est d'ailleurs une légitime exigence !

Il ne faudrait pas croire que dans 100 % des cas, la castration chirurgicale ou le traitement radioactif supprime ce signe, considéré comme un témoin de l'activité ovarienne, qu'est la menstruation (l'utérus étant bien entendu conservé). Si l'on consulte par exemple les statistiques réunies par Terrier et Jayle, par Vignes, on s'aperçoit que dans 25 à 30 % des cas, les femmes sont apparemment réglées, soit pendant un temps assez court, soit pendant plusieurs années. Comment expliquer cette particularité ? Elle se comprend en sachant que très souvent il s'agit d'une fausse menstruation due à un polype utérin ou à la simple hypertension (de règle après la castration). Mais parfois aussi, ce sont de vraies règles que l'on explique en disant que le chirurgien a laissé un fragment d'ovaire (1/5 suffirait) ou qu'il existait un ovaire surnuméraire, ovaire dont une femme sur vingt serait pourvue pour certains auteurs (Beigel).

D'ailleurs, bien souvent pour la castration chirurgicale, l'utérus est enlevé et la suppression des règles s'ensuit. Mais ce signe d'ordre négatif n'est pas le seul qui témoigne de l'im-

portance physiologique de l'acte opératoire et il serait inutile d'énumérer tous les troubles qui peuvent apparaître : hypertension, bouffées de chaleur, inappétence, gastralgies, céphalées, obésité ou fatigabilité, tachycardie, œdème malléolaire et même l'état congestif du visage avec séborrhée et acné rosacée : plus encore que dans la ménopause spontanée, ces troubles s'observent et conduisent la femme vers son médecin.

Il nous faut donc faire une thérapeutique très soignée de ces états, et pour cela envisager les divers points suivants :

- Rétablissement de la fonction ovarienne par une greffe;
- Remplacement de la fonction ovarienne par l'opothérapie;
- Action sur les autres glandes puisqu'il y a synergie endocrinienne;
- Action sur le système neuro-végétatif, agent de liaison et d'exécution.

La greffe d'un ovaire animal, soit au voisinage du siège habituel de l'ovaire (pour une meilleure utilisation), soit plus simplement dans une grande lèvre, est, ou devrait être, le complément de toute double ovariectomie, et bien des chirurgiens la font systématiquement. Cependant, il ne faut pas s'illusionner et, si de fort beaux résultats ont été publiés, il faut aussi reconnaître les échecs, la greffe ne prenant pas et déterminant généralement un état tissulaire ou humoral tel que les greffes ultérieures subissent le même sort — il faut savoir également qu'il y a des demi-résultats : le bon effet de la greffe ne se manifestant que pendant quelques mois et les symptômes sympathiques restant peu influencés.

L'opothérapie ovarienne vient parer à la suppression de la fonction ovarienne et on la voit journallement donner les meilleurs résultats sur tous les désordres de la ménopause. L'opothérapie, pourtant, offre le flanc à quelques critiques : il existe, en effet, du fait de la difficulté de bien préparer ces extraits glandulaires, des variations dans les activités des produits — la femme qui, chaque mois, reçoit cet apport de remplacement, a peu tendance à se mettre d'elle-même en équilibre et la thérapeutique doit être continuée indéfiniment — enfin, si les troubles sont déjà assez importants (et il en peut exister de très urgents à améliorer) l'opothérapie ne manifestera ses bons effets que trop tardivement.

L'équilibre entre les différentes endocrines que l'on vient de rompre brutalement par la castration, crée un état qui nécessite souvent la mise en œuvre d'une thérapeutique active vis-à-vis de la thyroïde, de l'hypophyse, etc., c'est là, d'ailleurs, une thérapeutique toute de nuances et où une mauvaise interprétation des symptômes risque de faire faire des erreurs très préjudiciables au « retour de l'harmonie ».

C'est ce retour à l'harmonie, à l'équilibre de la bonne santé que la thérapeutique neuro-végétative, sans exclure les traitements précédents (bien au contraire) va généralement pouvoir faire assez facilement. Quel est, en effet, le grand agent de la régulation de tout le système endocrinien, celui qui, souffrant en un endroit par la brusque suppression de glandes avec lesquelles il était en relation étroite, va réagir d'une façon souvent désordonnée et tumultueuse et va semer le désordre dans tout le territoire endocrinien : c'est le système vago-sympathique. D'autant que dans une hystérectomie, il est anatomiquement et physiologiquement ébranlé (nerf pelvien, plexus et ganglions).

On est moins rigoriste à l'heure actuelle sur l'antagonisme du vague et du sympathique, car cet antagonisme dont on a abusé est expérimentalement faux : en gros, l'opposition peut servir à guider la thérapeutique et à la diviser en deux classes dont les porte-étendards s'appelleront atropine et éserine ; mais ce qu'il faut surtout, c'est donner des médicaments qui soient des *régulateurs* s'opposant aux excès de réaction, quels que soient le sens et le siège de ces réactions excessives.

Le succès de la PASSIFLORINE vient de ce qu'elle s'est proposé ce but et a su y parvenir d'une manière particulièrement heureuse, puisque l'association

Passiflore  
Saule blanc  
et Crataegus

*n'est pas toxique* : et l'on conçoit l'importance de ces faits lorsqu'il s'agit d'un traitement toujours un peu long.

Que donnerons-nous donc à ces « femmes sans ovaires » ? Des extraits ovariens, évidemment. Parfois, telle ou telle thérapeutique dirigée vers les autres endocrines — mais surtout 10 ou 15 jours par mois les deux cuillerées à café *pro die* de

PASSIFLORINE qui permettront d'oublier que leur fonction ovarienne a disparu avant l'âge.

Ici, comme dans tout déséquilibre du système nerveux végétatif, la PASSIFLORINE s'impose et la place qu'elle a pris actuellement dans l'arsenal, pourtant si encombré, de cette thérapeutique, est un témoin certain de son efficacité et de sa bonne tolérance par l'organisme.



## DÉSINTÉRESSEMENT DE DUPUYTREN

La jeunesse de Dupuytren avait été des plus honorables : toute au devoir et à l'étude. Il eut, dit-on, des moments difficiles, nul ne l'entendit s'en plaindre. Saint-Simon, qui l'aimait, supposant qu'il éprouvait quelque embarras, glissa discrètement un rouleau de 200 francs entre ses livres. Dupuytren ne s'en aperçut qu'au bout d'un instant. Il prend le rouleau et court après Saint-Simon : « Vous avez oublié chez moi cet argent ! » lui dit-il avec une dignité froide. « C'est vrai », répond Saint-Simon, et il reprend son argent sans insister, comme un homme qui comprend tout ce qu'il y a de noble fierté dans le refus de Dupuytren. Mais s'il refusait l'argent des autres, il sut au moins, plus tard, faire un généreux usage de sa fortune. Il donna 50.000 fr. à Pierrebuffière, sa ville natale, pour l'établissement d'une fontaine. Il créa, par un don de 200.000 fr., la chaire et le Musée d'anatomie pathologique. Il n'avait pas attendu la fin de sa vie pour offrir un million à Charles X exilé.

\*  
\*\*

Fontenelle, qui fut chétif toute sa vie, mourut centenaire. Le médecin qui le soignait pendant ses derniers jours lui demanda, un matin, en venant le voir : « Comment cela va-t-il ? » — « Cela ne va pas », répondit Fontenelle, « cela s'en va. » Et il ajouta : « Je ne souffre pas, mais je sens une difficulté d'être. »



### MARCHANDISES POUR LA MARINE

Thomas Rowlandson a gravé toute une série d'estampes, dont quelques-unes très osées où il nous initie aux mœurs des prostituées des ports anglais et de la ville de Londres

On voit ici deux filles accostant un jeune marin qui descend à terre au retour d'une longue croisière.

# ANIMAUX FABULEUX

---

## LE BASILIC

---

« Le basilic, dit Pline, est un serpent de la Cyrénaïque qui n'a que 12 doigts de longueur. Il a, en forme de diadème, une tache blanche sur la tête. Son sifflement fait fuir tous les serpents. Il ne rampe pas par replis multipliés comme les autres reptiles; il s'avance le corps à moitié dressé. Son contact, que dis-je, son haleine seule tue les arbrisseaux, brûle les herbes, rompt les pierres: telle est la force de son poison. Il a passé pour certain qu'une fois un homme à cheval ayant tué un basilic en le frappant d'une lance, le venin suivit cette arme comme un conduit, et tua non seulement le cavalier, mais encore le cheval. La belette est le poison de ce monstre destructeur. L'épreuve en a été souvent faite par des rois qui désiraient voir ce reptile mort; tant il est vrai que la nature ne veut point qu'il y ait d'être sans rival. On jette une belette dans le trou du basilic. Ce trou est facile à reconnaître, la terre étant brûlée tout à l'entour. Elle le tue par son odeur, et périt en même temps. Ainsi se termine ce combat de la nature contre elle-même. »

Ce que Pline dit du basilic se retrouve dans Nicandre, dans Apulée et dans bien d'autres auteurs anciens, dont Bochart, dans son *Hiéozoïcon*, a réuni les témoignages. Elien ajoute à tout ceci que le basilic a une peur extrême des coqs et qu'il meure s'il les entend chanter: aussi les voyageurs qui s'aventurent dans les déserts de la Lybie ont soin d'emporter des coqs avec eux.

Il va sans dire que tous les auteurs du moyen âge reprodui-

sirent ces fables comme choses démontrées et incontestables.

« Toutes choses vives meurent quand le basilic les voit, dit Barthélémy de Glanville dans son livre *De proprietatibus rerum*; et les oyseaux qui volent en l'air par dessus luy chéent mors en sa fosse; et toutes fois est il vaincu par la mustelle



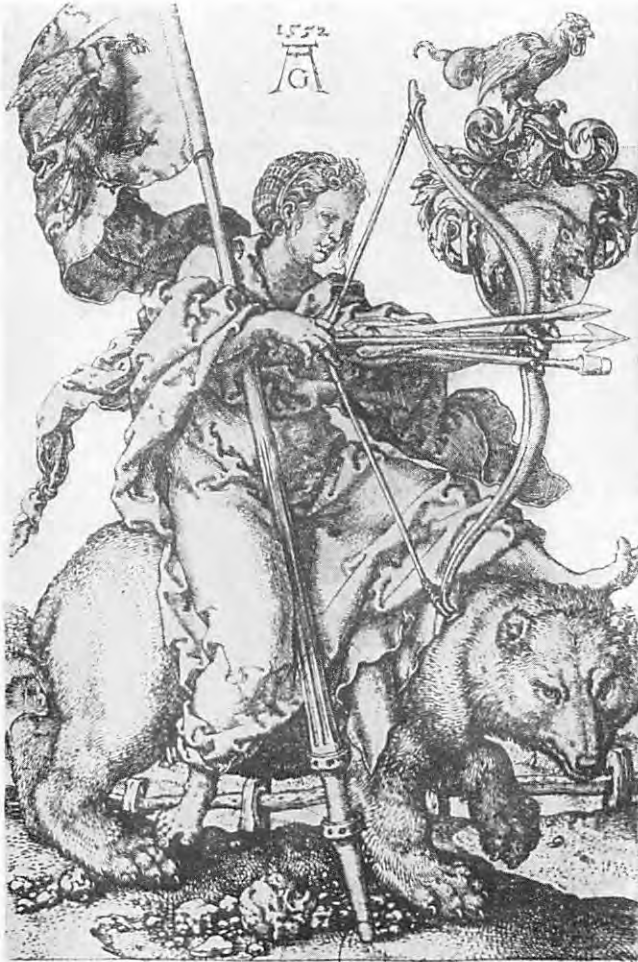
BASILIC

*Chapiteau de la Cathédrale de Reims.*

(belette) que on boute en la fosse où il habite. La puantise du basilic tue la mustelle si elle n'a mangé de la rue. »

Des circonstances nouvelles vinrent s'ajouter aux récits de l'antiquité. Le serpent de Pline qui avait « en forme de diadème une tache blanche sur la tête », se transforma en un animal fantastique ayant deux pieds, deux grandes ailes, une tête ornée d'une véritable couronne et d'une crête semblable à celle d'un coq.

Son origine surtout prêta aux fables les plus curieuses. Pour certains, le basilic naissait d'un œuf formé dans le corps de l'ibis par le venin de tous les serpents que dévore cet oiseau.



*Præcipiti nullus furor est rabiosior Ira  
Tempore quæ patrat mille nefanda breui*

LA COLÈRE

*Gravure d'Aldgrever (1552).*

L'écusson placé dans l'angle supérieur droit est surmonté d'un basilic

Pour d'autres, le basilic sortait d'un œuf de coq pondu dans du fumier et couvé par un crapaud; d'où le nom de *cocatrix* qu'on lui donne aussi parfois.

Une vieille chronique de Bâle, citée dans le *Dictionnaire d'Anecdotes suisses* de Gross, raconte qu'en 1474, un coq



ayant pondu un œuf fut condamné à mort. L'œuf fut en même temps livré aux flammes en présence de la foule.

En Normandie, il y avait encore au milieu du siècle dernier, des gens qui croyaient que les œufs *hardelés*, c'est-à-dire sans coquilles et pondus par des coqs, donnaient naissance, après avoir été mis dans du fumier de cheval, à des serpents dont l'huile était excellente pour composer des philtres et pour transmuier les métaux.

Ajoutons encore que Boguet, dans son *Discours exécration des sorciers* (1603), attribue la naissance du basilic aux « affreuses amours » d'un coq et de la femelle du crapaud.

\*  
\*\*

D'ingénieux charlatans fabriquèrent des basilics desséchés et empaillés avec des peaux de poissons et des têtes d'oiseaux. Aldrovande parle de mannequins de cette espèce que l'on conservait précieusement dans des cabinets d'histoire naturelle. Scaliger a prémuni également ses lecteurs contre cette imposture, en faisant remarquer d'ailleurs que le basilic décrit par Pline n'avait pas la forme fantastique qu'on lui attribua plus tard.



L'anatomiste Hyrtl était très aimé des étudiants, quoique fort sévère. Mais sa sévérité n'excluait pas une certaine indulgence satirique. Et, dans les examens, sa verve s'exerçait souvent aux dépens de ses collègues.

Un jour, le professeur Langer présentait un osselet à un malheureux candidat en lui disant : « Monsieur, voilà un os d'un squelette humain. Dites-moi maintenant, sans le regarder, comment il s'appelle, de quel côté il est et s'il appartenait à un homme ou à une femme. »

Hyrtl, voyant le trouble du candidat, ajouta aussitôt : « Et à moi, vous me direz, Monsieur, quand vous aurez répondu à mon honorable confrère, comment s'appelait le propriétaire de l'os et ensuite dans quelles ville et rue habitait cet individu. »



# la passiflorine

*est le médicament de choix*

*des Intellectuels*

*écrivains, professeurs, artistes, hommes d'affaires*

**SURMENÉS**

**ANXIEUX**

**ANGOISSÉS**

**INSOMNIQUES**

**LABORATOIRE DE LA PASSIFLORINE**

**G. REAUBOURG  
DOCTEUR EN PHARMACIE**

**2, RUE BOUCICAUT, 2 — PARIS**

## INSOMNIE -- FATIGUE

---

Nous nous rappelons une anecdote qui illustre un des aspects de ce que l'on a appelé le « cercle vicieux de l'insomnie » : un jour, à l'hôpital, nous fûmes appelés pour un malade qui sollicitait son admission parce qu'il ne pouvait dormir. Il s'agissait d'un homme de 30 ans, bien différent d'aspect du classique « pilon » qui frotte le thermomètre sur sa manche avant de prendre sa température, pour que celle-ci impressionne le médecin et le conduise à signer le bon d'admission. Notre homme, au contraire, avait une allure sympathique, il avait réuni ses dernières économies pour venir chercher du travail à Paris et n'en ayant trouvé, ne pouvait louer une chambre : il venait de passer plusieurs nuits sans dormir, sur les bancs ou au coin des portes. Il nous tint alors le discours suivant : « Passant toute ma journée à chercher du travail, le soir je suis tué de fatigue ; comme je ne dors pas, je suis le lendemain encore plus fatigué et en voyant ma mine, personne ne veut m'embaucher, pensant que je ne serai d'aucune utilité ; n'ayant pas d'argent, je suis obligé de rester une nouvelle nuit dehors sans dormir et chaque jour cette situation s'aggrave. Si vous m'admettez à l'hôpital, je dormirai et referai mes forces et ma mine, assez pour donner confiance à ceux qui voudront m'employer. » Ce raisonnement était logique et, pour rompre ce cercle vicieux, nous avons admis ce jeune homme qui pourtant, théoriquement, n'avait aucune maladie.

Ceci représentait un cas simple, puisque ce qui manquait à cet homme, c'était simplement un lit pour se reposer : bien souvent, on se trouvera devant une insomnie qui s'aggrave chaque jour du fait même que le sujet ne peut réparer ses forces par le sommeil, et ceci dans diverses circonstances...

Dans un cas, il s'agit d'un homme préoccupé par ses affaires, surmené par les conditions de la vie moderne, qui commencera par ne pas dormir du fait de ses soucis, qui se lèvera

fatigué, moins bien armé pour les résoudre par le travail de la journée et se couchera encore plus inquiet. La fatigue le rendant plus sensible, les difficultés qu'il peut avoir, lui apparaîtront la nuit bien plus importantes qu'elles sont et chasseront le sommeil. Le cercle vicieux est commencé, qu'il faudra rompre en permettant à cet homme de dormir quelques nuits et de ne plus penser à ses affaires : « Dormir, c'est se désintéresser, dit Bergson, on dort dans l'exacte mesure où l'on se désintéresse ».

Dans un autre exemple, nous nous trouverons en face d'un sujet hyperexcitable, chez lequel l'insomnie d'une nuit entraîne l'abaissement du seuil de l'excitabilité et le rend sensible la nuit suivante à des excitations encore moins importantes. C'est le cas classique de l'intellectuel au sommeil léger, sommeil troublé par le moindre bruit, la moindre raie de lumière, etc.

L'insomnie est enfin le premier stade de la neurasthénie et ici encore s'établit le cercle vicieux. En effet, le neurasthénique ne peut se dégager de sa maladie débutante que s'il est en bon état physique et l'on conçoit facilement que le sommeil soit obligatoire pour que se fasse le travail de désintoxication nerveux et viscéral nécessaire. Les idées mélancoliques, les erreurs de jugement, les obsessions s'exagèrent si la cellule nerveuse a déjà été surmenée par une nuit d'insomnie. L'impossibilité de chasser l'obsession qui l'occupe tient le neurasthénique éveillé la nuit suivante et chaque jour les phénomènes s'exagèrent.

Il faut donc rompre ce mouvement à accélération constante par un changement de régime ou de milieu qui soit favorable à une désintoxication physique ou psychique; mais il faut aussi — d'autant qu'on n'agit pas si facilement sur les autres éléments — *faire dormir* ces sujets pour leur redonner des forces pour poursuivre une lutte victorieuse contre leurs pré-occupations ou leurs obsessions.

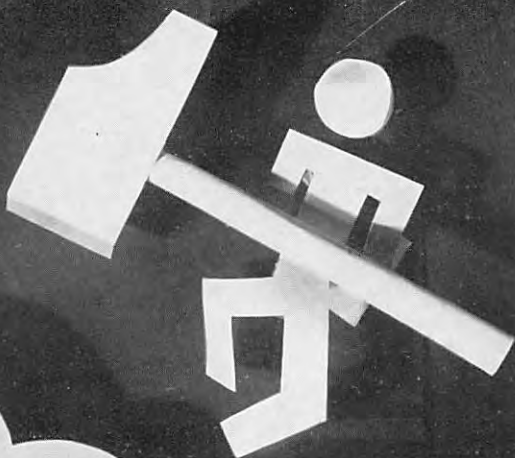
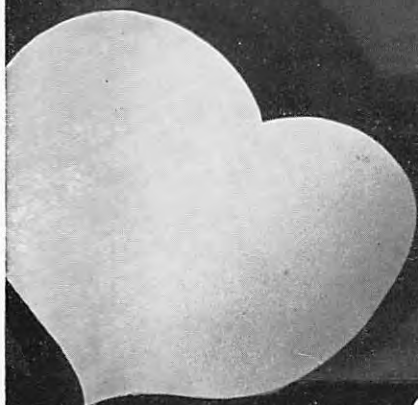
Mais ici, nous nous heurtons à une difficulté : ces individus sont sujets à se retrouver bientôt dans une nouvelle période d'insomnie, car l'homme d'affaires aura toujours ses préoccupations, l'intellectuel toujours ses inquiétudes, le mélancolique toujours ses idées noires. C'est dire qu'il faut éviter absolument l'accoutumance à la thérapeutique instituée : on éliminera donc tous les opiacés, les aldéhydes, etc. Pour la même raison,

on ne peut s'adresser à des hypnotiques, certes puissants, mais dangereux comme par exemple les barbituriques : ces corps, sans parler de leur toxicité pour le cœur, le foie ou le rein, agissent en créant une intoxication du protoplasme nerveux : comment le travail de rajeunissement cellulaire peut-il alors s'exercer pendant le sommeil, si celui-ci est dû à une sorte d'intoxication surajoutée ?

Les anciens thérapeutes l'avaient bien reconnu qui, dans ces cas, s'adressaient à des « simples » qu'avec harmonie ils alliaient les unes aux autres dans une longue formule magistrale généralement efficace. La pharmacodynamie moderne a permis de mieux apprécier l'action de ces plantes, de choisir celles qui avaient réellement de la valeur et d'en extraire les principes actifs, de façon à préparer des produits toujours semblables à eux-mêmes.

Association judicieuse de Passiflore, de Saule blanc et de Crataegus (aubépine), la PASSIFLORINE est le type des produits à employer pour calmer sans danger les surmenés du système nerveux et pour leur apporter un sommeil réparateur. L'action de la PASSIFLORINE ne s'exerce pas seulement sur la cellule nerveuse, mais bien plus sur tout le système neuro-végétatif et, par l'action toni-cardiaque bien connue du crataegus, sur tout le système circulatoire. Cette double action permet au système nerveux de récupérer son équilibre et de se débarrasser des déchets accumulés par un fonctionnement désordonné. La PASSIFLORINE, en elle-même absolument non toxique, s'élimine rapidement et complètement ; il n'est donc pas besoin d'en donner, comme avec certains produits, chaque fois une dose plus forte, et cette qualité en fait l'inséparable des sujets nerveux et des insomniaques habituels.





# la passiflorine

*est le médicament des*

**TROUBLES FONCTIONNELS  
DU CŒUR**

*Palpitations - Angoisses - Trachycardie*

*c'est également le médicament*

*des* **SPASMES**

*en pathologie Cardio-Vasculaire*

DOSES : 1 à 2 cuillerées  
à café avant chaque repas

NE CONTENANT AUCUN TOXIQUE  
ELLE PEUT ÊTRE PRESCRITE SANS  
CRAINTE D'INTOXICATION  
NI DE TOXICOMANIE

**LABORATOIRE DE LA PASSIFLORINE**

G. REAUBOURG  
DOCTEUR EN PHARMACIE

2, RUE BOUCICAUT, 2 — PARIS

# LA THÉRAPEUTIQUE DES ANGOISSES PRÉCORDIALES

---

Voici une femme de 55 ans, qui s'est, jusqu'ici, bien portée, et qui vient consulter parce que, depuis quelque temps, le soir, au moment où elle se met au lit, elle a une impression douloureuse et angoissante de la région précordiale qui l'inquiète par sa répétition. Il ne s'agit pas, avec notre malade, de la belle crise d'angor que signalaient la même année Rougnon à Besançon (1768) et Heberden en Angleterre, et que Dieulafoy décrivait dans ses cliniques avec le talent que l'on connaît.

Notre malade a plus une gêne qu'une douleur, ce n'est que si l'on attire son attention qu'elle signale une irradiation à gauche, assez vague d'ailleurs. Ce qui est le plus net, c'est que cette douleur lui donne une impression de serrement thoracique et ceci nous inquiète, connaissant la valeur que les auteurs, avec Laubry, attachent à ce caractère *constrictif*. Elle ne nous dit pas qu'elle a la sensation d'une « pause de la vie », mais on la sent quand même impressionnée par ce mal indéfinissable et l'idée d'angine de poitrine s'impose forcément à nous.

A l'examen, la pression artérielle est un peu élevée, cette femme est nerveuse, s'étudiant peut-être un peu trop, ne dédaignant ni le café, ni le thé, peut-être un peu hyperthyroïdienne. Au cœur, rien : un premier bruit un peu vibrant, une ou deux extrasystoles de temps en temps, mais rien qui paraisse immédiatement grave. D'autre part, ce n'est ni de la douleur à l'effort, ni de l'angor de decubitus; le tout est un peu bâtarde et difficile à interpréter.

Voici la monnaie courante de nos consultations, reposant chaque jour la question des vraies et des fausses angines de poitrine, de l'angor major et de l'angor minor qu'opposaient les médecins du siècle dernier et que Gallavardin essaya de

différencier plus exactement en donnant les caractères de l'angor névrosique.

Mais nous avons vu déjà trop souvent de ces « fausses angines » qui se démasquaient par une mort subite; nous connaissons trop ces myocardies avares de symptômes, ces aortites découvertes à la radioscopie, pour ne pas avoir l'impression, quand nous nous efforçons de rassurer notre malade, que nous faisons un pieux mensonge.

Voici venu le moment de rédiger notre ordonnance, et il faut choisir parmi toutes les prescriptions que nous pouvons faire à ces « angoissés du cœur ».

Allons-nous donner, pour servir en cas de crise, nitrite d'amyle ou trinitrine? Vraiment non, les crises ne sont pas assez caractérisées. Peuvent être conseillés l'acétylcholine, les extraits pancréatiques hypotenseurs, mais ni les spasmes vasculaires ni l'hypertension ne sont assez importants pour entreprendre ces traitements.

Nous voudrions bien donner un toni-cardiaque, puisque nous savons que bien souvent ces douleurs angoissantes du début de la nuit sont le signe d'alarme d'une distension cardiaque (Vaquez), mais la décompensation est légère et nous rejetons digitale ou ouabaïne pour retenir le *craiaegus*, toni-cardiaque, non toxique, qui s'impose à nous car c'est par excellence le type des sédatifs cardio-vasculaires.

Nous sommes donc conduits à nous rappeler la pathogénie des angines de poitrine. Ce syndrome traduit la souffrance du plexus cardiaque, cette souffrance peut être due à une lésion organique (aortite, péricardite, myocardites, insuffisance ventriculaire, coronarite) ou simplement à une hyperexcitabilité de ce plexus, hyperexcitabilité liée à une cause toxique réflexe (tabagisme, nervosisme, troubles endocriniens ou digestifs, etc.).

Nous ne pouvons guère agir sur les lésions organiques si nous n'avons rien retenu de net à l'examen; ce qu'il faut, c'est guetter les signes qui les révèlent pour intervenir à l'occasion. Ce que nous pouvons, c'est calmer l'excitabilité nerveuse générale et essayer d'interrompre le réflexe qui, parti ou non du cœur, passe par la moëlle cervicale et vient se traduire, au point de vue sensitif, par le syndrome plus ou moins bâtard d'angine de poitrine.

Ce que nous venons de dire sur l'obligation d'employer un



sédatif nervin à action cardio-vasculaire reconnue et sur l'utilité d'un léger tonocardiaque pour prévenir un début de décompensation myocardique (ce qui nous permet de faire mieux qu'une simple thérapeutique symptomatique) nous conduit tout naturellement à faire usage de l'association :

Extrait fluide de Passiflore,  
Extrait mou de saule blanc,  
Alcoolé de crataegus.

C'est, on l'a reconnu, la formule de la PASSIFLORINE, laquelle est si précieuse dans les déséquilibres neurotoniques et par son action indiscutée, et par son innocuité réelle, même chez des sujets particulièrement sensibles.

Le fait que la PASSIFLORINE est prescrite par les cardiologues les plus réputés dans toutes les formes d'angine de poitrine, est une assurance de la valeur de cette thérapeutique particulièrement capable de calmer un système neuro-végétatif troublé.



## IMPROVISATION

Alexandre Dumas fils dînait à Marseille, chez le D<sup>r</sup> Gistal, une des célébrités médicales du pays.

— Mon cher ami, lui dit l'amphitryon en passant au salon pour prendre le café, on dit que vous improvisez comme un ange ; honorez donc, s'il vous plaît, mon album d'un quatrain de votre façon.

— Volontiers, répond le poète.

Et, sortant un crayon, il écrit sous les yeux de son hôte, qui le suit du regard :

*Depuis que le Docteur Gistal  
Soigne des familles entières,  
On a démoli l'hôpital...*

— Flatteur ! fit le docteur en l'interrompant. Mais Dumas fils ajouta :

*Et l'on a fait deux cimelières.*



LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE  
G. REAUBOURG  
2, RUE BOUCICAUT, PARIS